

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 27 JUIN, 1844.

No. 2.

SOMMAIRE :—AU CHATEAU DE JULHAN, (Poésie) ; DESIR, (Poésie) ; UN SOUVENIR DE VOYAGE, (suite) ; LE CYGNE MOURANT ; EXTRAIT DU DISCOURS DE P. J. O. CHAUVÉAU, ECR., sur l'état de la littérature française depuis 1789.

Poesie.

AU CHATEAU DE JULHAN.

Comme l'herbe a couvert tes portes condamnées,
Et la mousse tes murs brunis sous les années,
Solitaire Julhan, monotone séjour
Où nul bruit ne naît plus quand s'éveille le jour !
Où le lierre envahit de racines furtives
La salle des festins, déserte de convives ;
Où les troncs pétillants du chêne et du noyer,
Le soir n'échauffent plus la pierre du foyer !

Il est des sons ouïs encore en ton silence :
C'est le vent seulement qui gémit et balance
La pâle giroflée aux fentes de tes murs ;
C'est le crapaud livide, hôte des joncs impurs ;
Ou, peut-être, enivré de purpurines baies,
Quelque merle sifflant sous l'épine des haies.

Mais où sont dans tes murs les rumeurs d'autrefois,
Et ces notes surtout, cette naïve voix
Qui vers l'heure où des airs la fraîcheur matinale
Rend plus douce à sentir la rose virginale,
Où bien encor le soir, quand des vents embaumés
Ont cessé de puiser aux calices fermés,
S'élevaient vers les cieux, suavement mêlés
Sous les doigts d'une fille, amour de ces vallées ?

De sa mère inquiète, appelant dans le bois,
Où sont-ils les longs cris, si la vierge parfois,
De boutons à cueillir sans repos désireuse,
Avait égaré loin sa course aventureuse ?

Et là bas, sous ce chêne, ombrage souverain,
Qu'as-tu fait de la danse aux bruits du tambour,
De tes maîtres heureux quand la main caressante
Épanchait et les dons et la joie innocente
Aux pauvres laboureurs des côtes d'alentour ?..

Hélas ! le chêne va lui-même avoir son tour !
Son tronc vide se creuse, et ses branches séchées
Bientôt n'enverront plus leurs feuilles détachées
Au gouffre dévorant où vont, avec les jours,
Feuilles et jeunes gens, chênes et hautes tours !

DESIR.

Vent des mers, levez-vous ! venez de vos haleines
M'emporter à travers les bouillonnantes plaines
Où mon œil s'est tracé d'insolites chemins ;
Que j'aie découvert quelque terre ignorée,
Quelqu'île encore vierge, où, première arborée,
La bannière de France onde entre mes mains !
Où bien, vous, accourez, fumants coursiers de guerre !
Des rivaux insolents nous gênent sur sur la terre :
Il est des fronts encor que nous devons plier.....
Qu'à venger mon pays mon bras sanglant parvienne,
Et puis, dans un drapeau que mon corps s'en revienne,
Comme à Sparte un soldat sur son vieux bouclier !

POLYDORE BOUNIN.

UN SOUVENIR DE VOYAGE.

(Suite.)

LETTRE II.

Enfin j'y suis !

Définitivement, mon cher Paul, je suis entré
à cet atelier si redoutable ; j'y suis casé, installé ;
j'y ai déjà passé une semaine tout entière !
Aujourd'hui, dimanche, je me repose ; je puis
bavarder avec toi aussi longtemps que je le voudrai,
et puisque je t'ai promis l'histoire de mon installation,
je m'en vais te la raconter jusque dans ses moindres détails.

Ce fut lundi dernier, époque désormais célèbre dans l'importante histoire de ma vie. Je m'éveillai en me disant :

“ Allons, c'est aujourd'hui ! ”